

PERRY GREEN

Cette semaine, mes pérégrinations m'ont menée à Perry Green, charmante bourgade de l'Hertfordshire, à quelques dizaines de kilomètres au nord de Londres. C'est une vraie Angleterre de carte postale : je me croirais presque dans un épisode d' « Inspecteur Barnaby » ! Je suis venue visiter la Fondation Henry Moore, un lieu consacré à ce grand sculpteur anglais qui est mort en 1986 à 88 ans. Depuis septembre, ils ont ici une exposition sur la signification du bronze en tant que matériau pour la sculpture. Je ne sais pas si les visiteurs nocturnes que la Fondation a reçus le 15 décembre avaient visité cette expo et en ont tiré profit, mais en tout cas ils se sont intéressés à la fonte. Les caméras de surveillance ont enregistré l'arrivée d'un 4x4 et d'un camion. Quelques hommes à capuche et casquette en sont sortis, ils ont utilisé la grue qui était sur le camion pour soulever une sculpture qui était posée sur le sol d'un des jardins, et en moins de 10 minutes ils étaient repartis avec « Une figure étendue », une œuvre créée par Henry Moore en 1970. On a retrouvé les véhicules deux jours plus tard à Epping, à quelques kilomètres d'ici, sans aucun indice. On peut comprendre que la Fondation ait pu imaginer laisser la « Figure étendue » à l'extérieur sans protection : l'œuvre fait plus de trois mètres de long et pèse plus de deux tonnes ! Elle est aussi évaluée à 4,5 millions d'euros !

On n'a eu aucune nouvelle de la statue depuis son vol. Une récompense a été offerte, et 25 enquêteurs ont été affectés à l'opération « Soufflé » pour la retrouver, sous la direction de Mark Ross. La première chose qu'ils ont faite, c'est de se rendre chez les plus gros ferrailleurs de Londres pour s'assurer que la statue n'y avait pas été revendue au poids, ce qui pourrait rapporter 7500 €. Mais on imagine mal qu'une opération ait pu être montée avec tant de professionnalisme pour une si faible somme.

Non, moi je sais qui Mark Ross devrait interroger en priorité dans cette affaire. C'est un américain qui s'appelle John Dortmunder. En fait, il s'agit plutôt de Donald Westlake, un auteur de romans policiers souvent humoristiques, qui raconte depuis plus de trente ans les aventures de John Dortmunder et de sa bande de pieds nickelés, qui montent des plans compliqués au possible pour des cambriolages les plus improbables qui foirent une fois sur deux. Dans « Le paquet », par exemple, ils trouvent plus simple de carrément voler la banque plutôt que de cambrioler le coffre-fort. Dans « Dégât des eaux », ils passent tout le roman à essayer de récupérer un magot enterré dans une ville, qui depuis a été immergée dans un lac artificiel ! Et en plus Dortmunder n'aime pas l'eau ! Bref, il y a une chose dont je suis sûre : si Donald Westlake n'a pas organisé le vol de Perry Green, alors ceux qui l'ont fait ont lu ses romans, et avec son imagination débordante, Westlake pourrait sûrement rendre service à la police.

Allez, je me mets en quête d'une salle de gymnastique pour y soulever de la fonte moi aussi, et je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

BRON

Cette semaine, je suis devant le commissariat de Bron, dans l'agglomération lyonnaise, à attendre qu'il ouvre, en compagnie de quelques personnes qui viennent ici en espérant retrouver leurs nains de jardin.

En effet, c'est près d'ici, dans le Parc de Parilly, qu'on a retrouvé il y a quelques jours une centaine de nains de jardin, sagement alignés à regarder les voitures passer sur l'autoroute A43, comme s'ils souhaitaient que quelqu'un s'arrête pour les emmener avec eux en vacances !

Comme la plupart des actions de ce type, celle-ci a été revendiquée par un groupe se réclamant d'un canal du Front national de libération des nains de jardin, le FLNJ. Cette histoire de FLNJ, c'est quand même un des rares exemples de grosse déconnade sympa qui marche bien et qui s'est répandue partout en France depuis plus de dix ans. A l'origine, quelques potes qui, après une soirée bien gaie et bien arrosée, kidnappent les nains de jardin de leur voisinage et vont les déposer en forêt. Rien de très original, et on n'en aurait plus jamais reparler si ces gens-là n'avaient laissé sur place une lettre de revendication au nom du FLNJ, expliquant qu'ils avaient voulu libérer des nains opprimés et réduits à l'esclavagisme. Du coup, la presse en a parlé, et partout en France, souvent le samedi soir, on a assisté à une éclosion spontanée d'action de « libération » de nains.

Depuis, le mouvement s'est structuré, même s'il reste très informel. Il dispose d'un site officiel, et même d'une charte, où on relève notamment la volonté de lutter contre la beaufitude, et la revendication que les nains puissent vivre à un endroit favorable à leur croissance, où les chiens ne leur pisseraient pas dessus !

J'avoue que je ne sais pas ce qui est le plus drôle, entre la tête des nains libérés, celle des propriétaires de jardin à la recherche de leurs nains égarés, et celle des flics chargés de restituer les babioles, qui se demandent ce qu'ils ont fait pour mériter ça !

Si vous voulez en savoir plus, rendez-vous sur le site officiel du FLNJ, www.fnljfrance.com. Quant à moi, je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

NOLLEVAL

Cette semaine, je suis à Nolléval, un village de Seine-Maritime de 335 habitants situé dans le canton d'Argueil.

Je suis à la recherche d'un cimetière un peu particulier, pour une cérémonie un peu particulière. En effet, je ne cherche pas le cimetière du village, mais le cimetière mondial de l'art, ouvert ici en 2003 par un artiste local, Patrice Quéréel.

Oh, je ne devrais pas avoir de mal à le trouver, ce cimetière : on m'a dit qu'il était entre l'ancienne gare et le château d'eau. Je suis venue ici déposer les urnes funéraires de deux œuvres qui ont été incinérées à Rouen. Vous savez, ça se fait de plus en plus les incinérations.

La première, c'est justement une œuvre de Patrice Quéréel, un distributeur d'argent gratuit. J'ai des copains qui disent qu'ils vont acheter des sous quand ils retirent de l'argent à un distributeur. Ce distributeur là, c'était une simple table derrière une grille, installée à l'entrée d'une ancienne galerie commerciale, rue de la République à Rouen. Sur la table, il y avait des pièces et parfois des billets déposés par l'artiste. Des inconnus y ont mis le feu, peut-être des gens déçus de ne pas avoir trouvé d'argent gratuit, va savoir !

Patrice Quéréel aurait dû se souvenir qu'à Rouen, depuis Jeanne d'Arc, tout se termine souvent dans les flammes ! Comme c'est un disciple de Marcel Duchamp, il pourrait peut-être installer la prochaine fois une pissotière publique gratuite : ça ne brûle pas, et ça serait un signe fort contre la marchandisation des sanisettes à la JC Decaux !

L'autre œuvre, qui ne représente que quelques grammes de cendre dans une toute petite boîte, c'est un dessin original de Salvador Dali intitulé « Réflexion », qui a eu la malchance de se trouver accroché à quelques mètres du distributeur gratuit, et qui a brûlé aussi. C'est assez ironique de voir une œuvre cotée très chère de Dali périr dans le feu de l'argent : son appât du gain était si fort que certains de ses amis l'avaient surnommé Avida Dollars, en faisant un anagramme des lettres de son nom !

Bon, je crois que j'ai trouvé le cimetière. Je dépose mes urnes, et je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

Vienne

C'est votre rubrique en différé d'ailleurs dans le monde entier qui est de retour sur l'antenne de La Radio Primitivie après la pause estivale. Un bel été, d'ailleurs, qui m'a permis de montrer mon beau bikini sur différentes plages. Et j'ai même aujourd'hui une occasion de le porter en ville en arrière-saison, puisque je suis à l'entrée du musée Léopold à Vienne, en Autriche, qui présente une exposition de peintures de Klimt, Schiele et Kokoschka intitulée « La vérité nue ». Il y a près de 100 ans, ces peintures avaient choqué, mais aujourd'hui c'est la direction du musée qui a essayé de faire scandale en proposant l'entrée gratuite à tous les visiteurs qui se présentent nus ou en maillot de bains. Ça a marché puisque l'expo est bondée et on en a parlé dans le monde entier, mais visiblement, comme moi, la plupart de ceux qui ont profité de l'entrée gratuite ont préféré venir en maillot plutôt qu'en nu intégral.

Ailleurs qu'ici, à Vienne, le nu peut encore choquer. A Riga, en Lettonie, un homme s'est présenté devant trois jeunes femmes à poil pour les effrayer et les dépouiller. Mais il avait gardé sur lui une casquette bleue, ce qui a peut-être facilité son arrestation par la police, qui a précisé qu'il portait aussi un short rouge quand il a été arrêté.

Une autre mésaventure est arrivée, à un homme cette fois, dans l'Ohio. Il a été interpellé et mis en examen pour s'être promené torse nu et avoir ainsi montré ses seins. Il faut dire qu'il est grand, fort et a naturellement une poitrine généreuse mais, selon son avocat, la loi n'interdit pas à un homme, ni même à une femme, de montrer ses seins en public.

Brrr. Il fait quand même pas chaud en bikini dans un musée. Allez, je vais aller me réchauffer dans ma chambre d'hôtel et, pour prolonger l'été, je vais peut-être me regarder le DVD de « Mon curé chez les nudistes » ! Je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

PARIS, 18^e ARRONDISSEMENT

Cette semaine, je suis dans le 18^e arrondissement à Paris, dans une chambre de bonne, au 6^e étage d'un immeuble typiquement parisien. Si vous passez par là, je ne peux que vous conseiller de vous entraîner et d'économiser votre souffle, car il n'y a évidemment pas d'ascenseur, et six étages ça épuise. Je suis là, dans cet appartement en sous-pente, avec une lucarne qui donne sur un toit et une gouttière qui est avant tout une baignoire à pigeons, car c'est ici qu'a été enregistré « La maison de mon rêve », le premier album de CocoRosie.

CocoRosie, leur histoire est presque trop belle pour qu'on arrive à y croire complètement. Deux sœurs américaines, Bianca et Sierra Cassidy, l'une chanteuse d'opéra, l'autre qui compose des chansons. Elles se retrouvent à Paris après s'être perdues de vue un moment, et enregistrent en quelques mois cet album, un OVNI sonore comme nos oreilles en rencontrent peu souvent. Des chansonnettes, avec un petit peu de guitare, des voix qui semblent sorties d'un vieux 78 tours, des bruitages bizarres, le chant d'un coq... Pol, qui s'y connaît, me dit qu'au cours des décennies, il n'y en a pas eu beaucoup des disques intemporels comme ça. Il m'a parlé des Young Marble Giants, de Karen Dalton, du « Rock Bottom » de Robert Wyatt, ou de certains Tom Waits. Tout ça, ça me passe un petit peu par-dessus la tête. Par contre, je peux vous dire qu'on voit bien le Sacré Cœur d'ici, et qu'on peut faire de bonnes affaires à Barbès pas loin. Pour conclure, je vous dirais que cet appart, c'est pas du tout la maison de mon rêve, mais le disque de CocoRosie, lui, c'est un disque rêvé. D'ailleurs, on va vous en passer un petit bout pour que vous vous fassiez une idée. Et on se retrouve la semaine prochaine, en différé de quelque part dans le monde entier.

GREAT FINBOROUGH

Cette semaine, il y a une chose qui est sûre, c'est que Pol aimerait bien être à ma place ! En effet, je suis à Great Finborough, un tout petit village anglais, près de Stowmarket. C'est dans le comté de Suffolk, à environ une centaine de kilomètres au nord-est de Londres.

Si vous passez par là, vous avez intérêt à aimer la musique, car je suis dans la pièce à disques de John Peel, le célèbre présentateur de radio anglais, qui est mort le mois dernier. J'ai profité que Mme Peel était partie en rendez-vous avec un certain Monsieur Steed pour rentrer discrètement.

Il n'y avait ni gardien ni système d'alarme, et pourtant les dizaines de milliers de disques qui se trouvent dans cette pièce sont très convoités. Le corps de John Peel n'était pas encore rapatrié du Pérou, où il est mort, qu'une radio américaine proposait à la famille d'acheter le tout pour un million et demi d'euros ! Du coup, la bibliothèque nationale anglaise a aussi fait savoir qu'elle était intéressée par cette discothèque...

Il faut dire qu'on a ici un pan entier de l'histoire du rock. Peel a commencé sa carrière aux USA au moment de la Beatlemania, puis il a été un acteur clé du rock psychédélique anglais (il avait même créé un label, Dandelion), avant d'être le parrain du punk et de tout le rock indépendant des 30 dernières années. Je ne sais pas s'il a gardé absolument tous les disques qu'il a reçus dans sa vie, mais il n'a pas dû en virer beaucoup depuis qu'il est entré à la BBC en 1967 : il y en a partout : des 33 tours, des CDs, des 45 tours. Rien qu'en regardant au hasard, j'ai vu un 45 tours de Syd Barrett, des albums de The Fall en pagaille, et même plein de disques de reggae, beurk ! En plus, la plupart des disques sont annotés de la main de John Peel.

Bon, je fouille encore un peu dans les 45 tours pour voir si je trouve quelque chose qui ferait baver Pol d'envie quand je lui raconterai, et je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé de quelque part dans le monde entier.

GRENOBLE

Cette semaine, je suis à Grenoble, et si vous passez par là n'oubliez pas vos moufles, car je vous confirme qu'il ne fait pas chaud l'hiver, dans les Alpes. Je suis ici à la recherche d'un vieux fou, peut-être anglais d'ailleurs, puisqu'il se fait appeler Le Vieux Mad. Le Vieux Mad, c'est la cheville ouvrière d'un petit label indépendant, Sorry But Home Recording Records, ce qui pourrait se traduire par, « Désolés, mais nos disques sont faits maison » ! C'est là que je suis justement, dans la maison, ou plutôt dans le sous-sol où on trouve un petit studio, où les disques sont enregistrés, un ordinateur pour les graver, et une imprimante pour les pochettes. Car les disques de Sorry But sont effectivement faits maison, un par un, et vendus à un prix d'ami de 6 euros. Mais j'ai cherché partout, et je n'ai pas trouvé le Vieux Mad, qui doit pourtant bien se cacher dans le coin. J'aurais aimé qu'il m'en dise un peu plus sur les groupes de son label. J'ai l'impression qu'il y a deux bandes, celle des Frères Nubuck, qui doit être de Grenoble, et celle du Bingo Bill Orchestra, à Valence. Et tout ce beau monde enregistre à tour de bras, en groupe donc, mais aussi en solo sous divers pseudonymes, et on les retrouve tous sur les compilations du label, comme « Les banlieusards », la dernière sortie. Rémy Chante et Chris Gontard enregistrent séparément et avec les Frères Nubuck, pareil pour Henri Bingo et Daniel Bill, qui sont bien sûrs aussi dans le Bingo Bill Orchestra, avec aussi un gars qui s'appelle Cyrz, qui fait partie de la sélection du FAIR cette année. Et il y a aussi Crooner Mic Action, les Chicken Belmondos et plein d'autres. Je vais m'installer pour attendre Le Vieux Mad, en attendant, vous allez pouvoir écouter un titre live des Frères Nubuck, « Camille ». Dans le catalogue de Sorry But, outre « Les banlieusards » comme entrée en matière, je vous conseille « 200 kilos de papier », le best-of du Bingo Bill Orchestra, ou « Chez les nudistes » des Frères Nubuck. La meilleure adresse pour les trouver, c'est sûrement le très beau site du label, www.sorrybut.com. Je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

BARCELONE

Cette semaine, je suis à Barcelone, la capitale de la Catalogne. Si vous passez par là, souvenez-vous que la langue que nous les français appelons l'espagnol, c'est le castillan, et que ce n'est pas la seule langue parlée en Espagne. Vous pensez au basque, bien sûr, mais il y a aussi et surtout le catalan, parlé par près d'un quart des espagnols. Et il me semble que dire à un catalan qu'il parle espagnol, ça doit être aussi grave que de dire à un écossais qu'il est anglais !

Je suis confortablement installée dans un fauteuil du Théâtre Lliure de Montjuïc pour assister à l'une des cinq représentations de « Psitt psitt ». C'est un ballet créé par Erik Satie il y a presque cent ans, et que le chorégraphe Cesc Gelabert reprend ici, sur une musique de Pascal Comelade. Satie, qui ne manquait pas d'humour et excellait dans des délires pré-surréalistes, a laissé quelques instructions pour les danseurs. Mais ces instructions n'ont rien à voir avec la technique chorégraphique, ce sont des indications du style « Comme un rossignol qui a mal aux dents » ou « Laqué comme un chinois ». Vous voyez le tableau !

Pascal Comelade, qui ne manque pas d'humour pincé non plus, a composé six pièces musicales inspirées de l'univers de Satie, qui servent de base à cette chorégraphie, qui irradie la même mélancolie allègre que la musique de Comelade.

Il faut être sacrément tenace pour suivre l'actualité du travail de Pascal Comelade, car il est aussi actif que discret. Si on s'en tient à ses parutions de disques en France, il n'aurait fait que la bande originale du film « Espace détente », la version filmée de « Caméra café », depuis son album « Psicotic music'hall » en 2002, avec juste quelques concerts entre-temps, notamment ceux avec le trompettiste Roy Paci.

Mais si on fouine de ce côté-ci des Pyrénées, et notamment à Barcelone où il a toujours été très actif, on s'aperçoit qu'il y a eu l'an dernier une exposition de ses instruments de musique jouets, avec la publication d'un superbe catalogue accompagné d'un CD, mais aussi un disque de musiques populaires, le bien nommé « Musica pop », et surtout une excellente compilation reprenant de nombreux titres rares et inédits, « La filosofia del plat combinat », avec en plus une très belle pochette due à Hervé Di Rosa. Bref, Pascal Comelade encourage ses fans à être curieux...

Allez, je me tais pour profiter du spectacle, et je vous laisse écouter un titre de Comelade, qui s'appelle « A las barricadas ». Mais je ne sais pas si c'est du castillan ou du catalan !

Je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

KOH SAMUI

Cette semaine, je suis sur ce que l'on a coutume d'appeler une île tropicale paradisiaque, l'île de Koh Samui, la troisième des îles thaïlandaises par la taille. Je suis venue assister au Koh Samui Music Festival, un énorme truc consacré principalement au blues et au reggae, avec plein de groupes et d'artistes plus ou moins vivants : Jerry Lee Lewis, Canned Heat sans tous ses musiciens morts, UB 40, Big Brother and the Holding Company sans Janis Joplin, les Blues Brothers, les Wailers sans Bob Marley.

On peut s'étonner de voir un événement comme ça organisé au bout du monde, mais il faut savoir que la Thaïlande est gouvernée depuis 1946 par le bon roi Rama IX, fan de jazz devant l'éternel (surtout le jazz Dixieland, c'est de son âge), et également musicien et compositeur. C'est bizarre, mais il paraît qu'on peut entendre ses œuvres dans tous les lieux publics du pays !

Moi, je suis venue pour assister au concert de Junkie Brewster, la fille au ukulélé. Figurez-vous que cette jeune strasbourgeoise a acheté sa mini-guitare des îles en février 2003, et s'est mis en tête d'apprendre à en jouer quasiment en public. Elle a enregistré ses premiers essais de reprises, les a mis en ligne sur son site, et elle s'est mise à donner des concerts, en solo et en costume d'infirmière ou de Miss France (c'est à dire en maillot de bain une pièce), mais aussi en duo avec son pote Cheb Samir sous le nom de Le Sport. Et ses prestations ont tout de suite intéressé beaucoup de monde. Il faut dire que Junkie Brewster se débrouille pas si mal au ukulélé, et qu'en plus elle a une très belle voix et chante très bien. Et surtout, en évitant le piège de la grosse plaisanterie d'étudiant, Junkie Brewster emballe littéralement son public lors de ses prestations scéniques. C'est d'ailleurs ce qui lui vaut d'être présente ici sur la scène du Koh Samui Music Festival, avec trois potes car elle avait droit à quatre billets d'avion : un programmateur du festival l'a vue hypnotiser 800 spectateurs en 22 secondes lors d'un concert, et lui a proposé ce plan de conte de fées ! Du coup, elle s'est lancée dans une tournée mondiale qui a débuté par 3 dates en Belgique, avant ses deux concerts ici à Koh Samui.

Bon, je la vois qui monte sur scène. Je sens que je vais me régaler, mais après je fonce à plage car ce sera le tour des Wailers et je ne supporte pas le reggae ! je vous laisse écouter « Ukulele lady » de Junkie Brewster, et je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

MONTBARD

Cette semaine, je suis à Montbard, dans le pays d'Auxois en Côte d'Or. Oh je ne suis pas trop loin de la maison cette fois-ci, puisque l'Aube et la Haute-Marne ne sont qu'à quelques kilomètres d'ici. Montbard est un bourg qui a de nombreux atouts pour lui, il suffit d'écouter ce que le président de l'office de tourisme a à en dire : « Confronté quotidiennement à l'agitation du monde moderne et à l'apreté des relations professionnelles, seuls les moments de repos et de loisir nous permettent ce retour sur soi, si apaisant, où il est à nouveau possible de découvrir la qualité d'une vie paisible et agréable. A une heure de Paris, visiter notre région c'est plonger dans l'Histoire et se retrouver dans un cadre champêtre d'exception que nos citoyens tiennent à réserver. »

Montbard a de nombreux enfants prestigieux, à commencer par le naturaliste Buffon, qui a droit à son musée dans le château, mais il n'existe pas encore de parcours découverte consacré à l'un des habitants remarquables du pays, Albert Marcoeur.

Le premier disque d'Albert Marcoeur est sorti en 1974. Encore aujourd'hui, vous ne pouvez pas lire trois lignes sur lui sans voir apparaître le terme « inclassable », celui que les journalistes utilisent à chaque fois qu'ils ne peuvent pas mettre une étiquette facilitant la vente sur un produit culturel. Car Marcoeur fait de la musique et chante, mais il ne fait pas de chanson, ni de jazz, ni de musique contemporaine, et encore moins du rock. Il fait son truc à lui-même. En 1980, il a même attaqué sa maison de disques en justice car ils s'étaient appropriés son disque consacré à la « Nouvelle chanson française ». Depuis quelques années, Marcoeur produit et diffuse sa musique de façon indépendante, ici à Montbard. Pour ça, il a fondé le Label Frères, qui porte bien son nom car il travaille notamment avec ses frères Gérard et Claude. Leur dernier disque, « L'apostrophe » est sorti il y a quelques mois. Sur ce disque, comme sur scène, Marcoeur travaille de plus en plus à l'aide de boucles musicales, comme ça comme le font les 2 Pale Boys avec David Thomas, le chanteur de Pere Ubu.

Moi, je suis venu ici pour acheter ce disque, sur son lieu de production, en campagne, comme ça m'est arrivé de le faire pour acheter du lait ou des œufs dans une ferme. Seulement, je n'ai que l'adresse postale, boîte postale 1, alors je me ballade en interrogeant les passants en attendant l'ouverture du bureau de poste, où on pourra peut-être me renseigner. Quant à vous, vous pouvez vous procurer les disques sur le site de Labels Frères, à l'adresse 3 w, p, o, i, n, t, m, a, r, c, œ, u, r, p, o, i, n, t, c, o, m. Vous allez même pouvoir écouter un extrait du dernier disque après cette rubrique. Quant à moi, je vous retrouve la semaine prochaine, si tout va bien, en différé d'ailleurs dans le monde entier.

GENERIQUE

Textes : Pol Dodu

Dessins : Paulette Dodu

Une publication Vivonzeureux!

© 2007 Vivonzeureux! - Tous droits réservés

Disponible gratuitement en ligne :

<http://vivonzeureux.fr/parla>

Texte original des chroniques disponible également :

<http://vivonzeureux.fr/Pages/sivouspassezparla.html>

La Radio Primitif :

<http://pagesperso-orange.fr/primitive>